

Chez Monsieur Deherme

Dans la vie ouvrière Mehrheim commence la réponse à la "défense du système Taylor" lui et moi, nous ne nous entendrons jamais et je lui éterniserai les discussions. Mehrheim est chef syndicaliste et il ne s'adresse pas de sa manière de lire et de comprendre, et puis l'organisation du travail ayant été proposée par un ingénieur, donc un représentant de patron, un bourgeois, demeurera inentendue. C'est là que je pressis tout ce qu'un pouvoir spirituel pourrait faire envers les ouvriers s'il savait se tenir soigneusement en dehors du pouvoir temporel.

D'ailleurs, il faut bien convenir que le taylorisme renferme deux parties qu'il faut soigneusement déjoindre : l'une, scientifique, ayant pour fonction de mieux organiser le travail; l'autre, capitaliste, voulant servir de dividendes élevés aux

actionnaires et faire une concurrence acharnée aux industries analogues, sur le dos des ouvriers si ceux-ci consentaient, bénévolement, à se laisser faire. Menckheim est assez intelligent pour distinguer pour les ouvriers qu'il représente puisque ceux-ci ne connaissent que le tout ou rien. Mais hélas ! je vois un dilemme pour l'ouvrier français : ou disparaître, forcé qu'inéducable et épuisé on subit, plus durement, un système qu'ils ne comprendront pas. Ce sera cette dernière solution qui arrivera - je ne puis croire à la première - et les ouvriers se consoleront avec l'Internationale ou avec la monnaie.

Pour trancher entre moi et Menckheim, il faudrait qu'un ouvrier américain (syndiqué et révolutionnaire) depuis longtemps employé par le système Taylor nous dise ce qu'il pense de notre méthode de travail et celle de son pays. Mon siège est fait et les quelques français, ~~avec~~ qui ont travaillé dans les ateliers américains m'ont paru tellement enthousiastes de la haute conception du travail ^{et du travailleur} en Amérique que je ne puis croire n'avoir pas raison en défendant

la première partie du Taylorisme que j'appelle l'organisation positive du travail.

Le peu que je connaisse des méthodes scientifiques - impersonnelles par excellence - m'a prouvé qu'elles aident et servent à l'homme, en profitant surtout aux faibles, la classe ouvrière en l'espèce.

Or ce qui manque le plus à la classe ouvrière, - et jamais l'instruction primaire ne le lui donnera - c'est la culture scientifique, c'est-à-dire le sentiment profond de lois invariables qu'on ne transgressera pas sans souffrir et que - finalement - on subira quand même.

On a toujours adoré la liberté : liberté de pensée, de croire, de jouir, d'agir ; c'est la suprême illusion de l'humanité, ce sera la dernière idole qu'on n'atteindra peut-être jamais. Je crois fort que peu d'ouvriers, et moins encore d'intellectuels, comprendront "la synthèse subjective" ainsi que l'ivresse intellectuelle qu'on ressent au formidable effort qu'a fait le grand penseur pour faire servir l'inexorable de la loi scientifique, la fatalité absolue, au bonheur même de l'homme. —

de l'homme.

L'homme, plus perspicace à mesure que les générations le guarent un savoir plus précis, va sûrement choir dans le pessimisme, le dégoût de tout effort, après avoir scruté et médité fortement sur la causalité universelle; il regrettera les temps anciens où l'ignorance lui permettait l'illusion de la liberté. Or Comte, qui est avant tout un esprit scientifique, démontre que seul le positivisme peut nous aider à surmonter toutes les conséquences que la fatalité entraîne avec elle, mais pour cela il faut glorifier l'immuabilité de l'ordre universel. « Une vraie régénération ne saurait être complète et stable que quand l'amour s'étend des prescriptions volontaires jusqu'aux obligations involontaires. »

On a du ricaner en France lorsqu'on a lu de pareilles phrases à celles-ci : « le culte positif consiste à glorifier la fatalité, même immuable » ... « étendre jusqu'à la fatalité suprême, la adoration du destin exige l'institution d'un siège nécessairement subjectif » Ce qui a fait se détacher de Comte quelques-uns de ses disciples de la première partie